

In der Pension traf ich einen amerikanischen Journalisten, der gerade angekommen war. Über einem gemeinsamen Abendessen fragte er mich aus. Wie würde es weitergehen? Wollten die Deutschen in der DDR einen eigenen freien deutschen Staat? Wollten sie die Wiedervereinigung? Was wollten die Deutschen in der Bundesrepublik? Würde in der DDR mit den Kommunisten abgerechnet werden? Würden die Russen in der DDR bleiben oder gehen? Würde sich Gorbatschow halten? Würde sich das Militär an die Macht putschen? Dass ich auf seine Fragen keine Antworten hatte, störte ihn nicht. Was ich persönlich von den Ereignissen erhoffte?

Ich redete von den beiden Hälften Deutschlands, der katholischen, rheinischen, bayerischen, üppigen, lebensfrohen, extrovertierten West- und der protestantischen, preußischen, kargen, lebensstrengen, introvertierten Osthälfte. Die Osthälfte sei genauso Teil meiner geistigen Welt wie die Westhälfte, und ich wolle mich in ihr auch genauso bewegen, in ihr genauso arbeiten, wohnen, lieben, leben können. Vielleicht sei's genug, wenn mir eine freie DDR so offenstünde, wie es Österreich und die Schweiz tun. Aber sei es nicht natürlicher, zwei Hälften zu einem Ganzen zusammenzufügen?

Er ließ mich reden. Was ich sagte, hatte ich, bevor ich es sagte, selbst nicht gewusst. Aber es kam mir völlig einleuchtend vor. Als hätte ich es lange und gründlich überlegt. Oder als wäre mir bei meinem Fußweg durch Ostberlin statt verfallender Häuser gerade die Welt Luthers und Bachs, Friedrichs des Großen und der preußischen Reformer begegnet.

Ich erklärte ihm auch, warum es kein Abrechnen geben werde. »Odysseus hat nur deshalb bei seiner Heimkehr die Freier erschlagen und die Mägde, die's mit den Freiern getrieben hatten, aufhängen können, weil er nicht geblieben ist. Er ist weitergezogen. Wenn man bleiben will, muss man sich miteinander arrangieren, nicht miteinander abrechnen. Es stimmt doch, dass in Amerika nach dem Bürgerkrieg nicht abgerechnet wurde? Weil Amerika nach der Spaltung wieder zu sich heimgekehrt ist, um bei sich zu bleiben. Auch wenn Deutschland wieder zu sich heimkehrt, will es bei sich bleiben.«

Lachte er mich an, oder lachte er mich aus? Ich war mir nicht sicher.

Bernhard Schlink, *Die Heimkehr*, Diogenes Verlag 2006, S. 205-207.

A la pension, j'ai rencontré¹ un journaliste américain qui venait d'arriver. Au cours / Tout au long² d'un dîner commun, il n'a pas cessé de m'interroger. Comment les choses allaient-elles continuer? / Qu'allait-il se passer³ ? Est-ce que les Allemands de RDA voulaient un Etat allemand libre distinct de la RFA⁴? Est-ce qu'ils voulaient la réunification ? Que voulaient les Allemands de RFA? Est-ce qu'il y aurait des règlements de compte avec les communistes? Est-ce que les Russes resteraient en RDA, ou s'en iraient-ils / est-ce qu'ils en partiraient? Est-ce que Gorbatchev tiendrait? Est-ce que l'armée [de RDA] ferait un putsch pour prendre le pouvoir? J'étais incapable de répondre à ses questions, mais cela ne le dérangeait pas. Et moi, qu'est-ce que j'attendais des événements ?

J'ai parlé des deux moitiés de l'Allemagne, la moitié occidentale catholique, rhénane, bavaroise, riche / opulente⁵ / prospère, heureuse de vivre et extrovertie, et la moitié orientale, protestante, prussienne, pauvre⁶, stricte / austère⁷ et introvertie. La moitié orientale, lui ai-je expliqué, faisait autant partie de mon univers intellectuel / spirituel que la moitié occidentale, et je voulais pouvoir m'y déplacer, y travailler, y habiter, y aimer, y vivre exactement de la même manière. Peut-être me contenterais-je d'une RDA libre et ouverte, comme le sont l'Autriche et la Suisse / une RDA libre qui m'ouvrirait ses portes comme le font l'Autriche et la Suisse. Mais y avait-il rien de plus naturel que de rassembler deux moitiés en un tout / réunir les deux moitiés d'un tout?

Il m'a laissé⁸ parler. Ce que je disais, je ne savais pas que je le dirais avant de le dire. Mais j'avais l'impression que c'étaient des évidences. Comme si j'y avais réfléchi longuement et à fond⁹ / dans le détail. Ou comme si, en parcourant Berlin-Est à pied, j'avais rencontré non pas

¹ La traduction par le passé simple est bien entendu possible, mais c'est une forme plus soutenue que le ton du texte n'impose pas absolument.

² *über* + *datif* exprime l'idée que le processus est long. Pendant tout le repas, il n'a pas cessé de l'interroger. *Au cours du repas* ne suffit pas à rendre compte de la durée exprimée par *über dem gemeinsamen Abendessen*, sauf à préciser *il n'a pas cessé de m'interroger*.

³ *Wie geht es weiter* = quelle est la suite des événements, quelle est la prochaine étape, que va-t-il se passer maintenant ? Et pas nécessairement *comment*.

⁴ *distinct de la RFA* pour traduire *eigenen* relève plus du commentaire que de la traduction. Mais traduire un Etat [...] à eux serait assez peu lumineux. Peut-être pourrait-on penser à *Etat séparé*. D'autres solutions présentent d'autres inconvénients, comme *distinct* (sans ajouter *de la RFA*), *indépendant*, *souverain*.

⁵ Mais pas *luxuriante*, qui pousse, se développe avec une remarquable abondance. *Abondant*, *exubérant*, *riche*, *surabondant*, *touffu*.

⁶ la *parcimonie* est un sens de l'économie allant jusqu'à l'avarice et la mesquinerie.

⁷ Mais pas *rigide*

⁸ *lassen* + *inf.* ne signifie pas nécessairement *faire + inf.* Ici, il me *laisa parler*, et non pas *il me fit parler*.

⁹ *gründlich* approfondi, minutieux / minutieusement, soigneusement, à fond, complètement.

des maisons / immeubles en ruines / délabré(e)s, mais le monde de Luther et de Bach, de Frédéric¹⁰ le Grand et des réformateurs prussiens¹¹.

Je lui ai expliqué aussi pourquoi il n'y aurait pas de règlements de compte. "Si Ulysse, à son retour, a pu tuer les prétendants et faire pendre les servantes qui avaient couché avec eux, c'est parce qu'il n'est pas resté. Il est parti au loin / Il a poursuivi son voyage¹². Quand on veut rester, il faut s'arranger les uns avec les autres / s'entendre [avec les autres], et non pas régler ses comptes. N'est-il pas vrai qu'il n'y a pas eu de règlements de compte en Amérique après la guerre civile / guerre de Sécession¹³ [1861-1865]? C'est parce qu'après ses divisions, l'Amérique est revenue à elle-même, pour rester auprès d'elle-même. L'Allemagne aussi, si elle revient chez elle, voudra rester chez elle.

Est-ce qu'il a ri pour être aimable¹⁴ ou s'est-il moqué de moi? Son rire était-il aimable ou moqueur ? Je ne savais pas trop / Je n'ai pas vraiment su.

¹⁰ *Frédérique* est un prénom féminin. Frédéric le Grand = Frédéric II de Prusse (1712-1786, roi en 1740). Le premier roi „en Prusse“ est le margrave Frédéric III et duc en Prusse qui devient en 1701 Frédéric Ier, roi en Prusse (*König in Preußen*). C'est aussi à partir de cette date que l'habitude s'instaure de parler de Prusse et non plus de Brandebourg. Son successeur est Friedrich Wilhelm I. "der Soldatenkönig" (le roi sergent), père du „grand Frédéric“, *der alte Fritz*, Frédéric II.

¹¹ Ce sont les hommes politiques prussiens qui réforment la Prusse après son écrasement par Napoléon en 1806 à Iéna, Heinrich Friedrich vom und zum Stein (1757-1831), Karl August von Hardenberg (1750-1822) pour la politique, Gerhard Johann David von Scharnhorst (1755-1813) et August Wilhelm Neidhardt von Gneisenau (1760-1831) pour l'armée, Wilhelm von Humboldt (1767-1835) pour l'éducation.

¹² Pas chez Homère, en tout cas. Sur un éventuel ultime voyage après le retour à Ithaque, cf. article de J.C. Carrière in https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1992_ant_463_1_1335. Et Dante *L'Enfer*, XXVI, 79-142.

¹³ La guerre civile dite de sécession a tout de même fait entre 750000 et 850000 morts. Les comptes ont été amplement réglés, semble-t-il.

¹⁴ *pour être aimable* permettant de faire la différence entre *lachen* et *jn anlachen* = rire à qqun, formule incorrecte en français: on peut sourire à qqun, mais on ne peut pas "lui rire", sauf si c'est pour lui rire au nez. Dans ce texte, *anlachen* s'oppose à *auslachen*, il faut donc chercher à dire le contraire de *se moquer* tout en gardant le rire, si possible.